

Chapitre 18 – L’homme, un animal comme les autres ?

Table des matières

Chapitre 18 – L’homme, un animal comme les autres ?	1
Texte 1 Montaigne, <i>Essais</i> , 1580, p.224	2
Texte écho Cyrulnik, de Fontenay, Singer, <i>Les animaux aussi ont des droits</i> , 2013, p.225	4
Texte 1 Montaigne, <i>Essais</i> , 1580, p.224	6
Texte 3 Cyrano, <i>L’Autre Monde</i> , 1657, p.228	9
Texte 4 Rousseau, <i>Discours sur l’origine et les fondements de l’inégalité...</i> , 1755, p.230	12
Texte écho Lewis, <i>Pourquoi j’ai mangé mon père</i> , 1990, p.231	14

Texte 1 Montaigne, *Essais*, 1580, p.224

Montaigne remet en cause la prétention des hommes à diriger les autres créatures.

Quand je joue avec ma chatte, qui sait si je ne suis pas son passe-temps plutôt qu'elle n'est le mien ? Nous nous taquinons réciproquement. Si j'ai mes heures pour jouer ou refuser de le faire – il en est de même pour elle. Platon¹, en décrivant « l'Âge d'or » sous Saturne², met la communication qu'il entretenait avec les animaux au rang des plus importants avantages de l'homme de ce temps. En les interrogeant et en s'informant auprès d'eux, il connaissait leurs véritables qualités et les différences qu'ils présentaient ; et il en tirait une parfaite intelligence, une parfaite sagesse, ce qui lui permettait de mener sa vie bien plus heureusement que nous ne saurions le faire. Nous faut-il une meilleure preuve pour juger de l'impudence³ humaine à propos des animaux ? Ce grand auteur a émis l'opinion que dans la plupart des cas, la nature leur a donné une forme corporelle fondée seulement sur l'usage que l'on pourrait plus tard en tirer dans les oracles⁴, ainsi qu'on le faisait de son temps.

Ce défaut⁵ qui empêche la communication entre les animaux et nous, pourquoi ne viendrait-il pas aussi bien de nous que d'eux ?

Michel Eyquem de Montaigne, *Essais*, Livre II, chapitre XII, 1580.

1. Philosophe de l'Antiquité grecque.

2. Âge de perfection.

3. Attitude choquante, effrontée.

5 4. Dans la Grèce antique, prédictions formulées par un prêtre qui interprétait des

signes venant d'animaux (vol des oiseaux, ou « lecture » des entrailles).

5. L'orgueil.

Texte écho Cyrulnik, de Fontenay, Singer, *Les animaux aussi ont des droits*, 2013, p.225

- 10 **Dans cet essai, le scientifique Boris Cyrulnik, la philosophe Élisabeth de Fontenay et le bioéthicien Peter Singer confrontent leurs positions sur la question animale et envisagent la manière de faire progresser le droit des animaux.**

Dans quelles conditions devient-il licite de tuer un animal ? Qui décidera du bien-fondé des dérogations et de la définition à donner aux souffrances utiles et inutiles ? Quoi qu'il en soit, attribuer des droits fondamentaux, en l'occurrence le droit à la vie, à quelques espèces, comme Peter Singer¹ l'a proposé pour les
5 grands singes, peut selon lui aider, sur un plan stratégique, à faire évoluer le statut moral de l'ensemble des animaux.

- Si Élisabeth de Fontenay² ne valide pas l'argumentation éthique de la philosophie anglo-saxonne³, qui avance les critères de souffrance, de conscience ou d'intelligence pour fonder le droit des animaux, elle revendique en revanche
10 un droit des espèces en vertu d'une hiérarchie. Un droit qui ne serait pas une extension des droits de l'homme et n'attribuerait donc pas à l'oiseau les mêmes droits que ceux que l'on accorderait à une baleine. Mais cette voie conduit aussi à fonder des droits.

- D'un même élan, tous trois⁴ suggèrent d'ailleurs que les animaux soient d'ores
15 et déjà reconnus en tant que patients⁵ moraux, que leurs droits soient protégés de la même façon que le sont ceux des enfants, des handicapés et des vieillards ; qu'il conviendrait que la justice nomme un gardien légal, dont le rôle serait de représenter les intérêts et les droits de la personne animale.

Boris Cyrulnik, Elisabeth de Fontenay, Peter Singer, *Les animaux aussi ont des droits*, © Le Seuil, 2013.

1. Militant australien de la cause animale.
2. Philosophe française défenseuse de la cause animale.
3. Celle de Peter Singer qui défend le mouvement de libération animale et l'antispécisme, c'est-à-dire le refus de considérer qu'une espèce est supérieure à une autre.
4. Peter Singer, Élisabeth de Fontenay et Boris Cyrulnik.
5. Comme des êtres dignes d'être soignés.

Texte 2 Pascal, *Pensées*, 1670, p.226

Les *Pensées* exposent le caractère paradoxal de la nature humaine, la grandeur de l'homme mais aussi la misère de l'homme sans Dieu. Après avoir invité son lecteur à considérer la place de l'homme au sein de l'univers et l'infiniment grand, l'auteur l'amène, par un mouvement inverse, à considérer la place de l'homme par rapport à l'infiniment petit.

Que l'homme contemple donc la nature entière dans sa haute et pleine majesté, qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'environnent. Qu'il regarde cette éclatante lumière mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers, que la terre lui paraisse comme un point au prix du vaste tour que cet astre décrit et
5 qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui même n'est qu'une pointe très délicate à l'égard de celui que ces astres, qui roulent dans le firmament, embrassent.

Mais si notre vue s'arrête là que l'imagination passe outre, elle se lassera plutôt de concevoir que la nature de fournir. Tout ce monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'en approche, nous
10 avons beau enfler nos conceptions au-delà des espaces imaginables, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part. Enfin c'est le plus grand caractère sensible de la toute-puissance de Dieu que notre imagination se perde dans cette pensée.

15 Que l'homme, étant revenu à soi, considère ce qu'il est au prix¹ de ce qui est ; qu'il se regarde comme égaré dans ce canton² détourné de la nature ; et que de ce petit cachot où il se trouve logé, j'entends l'univers, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes et soi-même son juste prix³.

Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini ?

20 Mais pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans
ce qu'il connaît les choses les plus délicates⁴. Qu'un ciron⁵ lui offre dans la petitesse
de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec
des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs⁶
dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes ; que,
25 divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces en ces conceptions, et
que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours ;
il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature.

Je veux lui faire voir là-dedans un abîme nouveau. Je lui veux peindre non
seulement l'univers visible, mais l'immensité qu'on peut concevoir de la nature,
30 dans l'enceinte de ce raccourci d'atome. Qu'il y voie une infinité d'univers, dont
chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le
monde visible ; dans cette terre, des animaux, et enfin des cirons, dans lesquels
il retrouvera ce que les premiers ont donné ; et trouvant encore dans les autres
la même chose sans fin et sans repos, qu'il se perde dans ses merveilles, aussi
35 étonnantes dans leur petitesse que les autres par leur étendue ; car qui n'admira
que notre corps, qui tantôt⁷ n'était pas perceptible dans l'univers, imperceptible
lui-même dans le sein du tout, soit à présent un colosse, un monde, ou plutôt
un tout, à l'égard du néant où l'on ne peut arriver ?

Qui se considérera de la sorte s'effrayera de soi-même, et, se considérant
40 soutenu dans la masse que la nature lui a donnée, entre ces deux abîmes de
l'infini et du néant, il tremblera dans la vue de ces merveilles ; et je crois que sa
curiosité, se changeant en admiration, il sera plus disposé à les contempler en
silence qu'à les rechercher avec présomption⁸.

Car enfin qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini,
45 un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout.

Blaise Pascal, *Pensées*, 1670.

1. Par rapport à.
2. Endroit.
3. Valeur.
4. Imperceptibles.
5. Insecte qui se développe dans la farine et passait à l'époque pour le plus petit animal visible.
6. Liquides dans le sang.
7. Tout à l'heure.
8. Prétention, orgueil.

Texte 3 Cyrano, *L'Autre Monde*, 1657, p.228

Dans ce texte, un aventurier, Dyrcona, se rend sur le Soleil où la société des oiseaux lui intente un procès car il est un être humain, leur ennemi juré. Il se voit ainsi accusé par une perdrix nommée Guillemette la Charnue qui, ayant été blessée par la balle d'un chasseur, demande réparation « à l'encontre du genre humain ». Dès lors, le tribunal doit juger si Dyrcona est un homme et s'il mérite la mort.

Plaidoyer fait au Parlement des oiseaux, les Chambres assemblées, contre un animal accusé d'être homme.[...]

Le nœud de l'affaire consiste à savoir si cet animal est homme et puis, en cas que nous avérions¹ qu'il le soit, si pour cela il mérite la mort.

- 5 Pour moi, je ne fais point de difficultés qu'il ne le soit, premièrement, par un sentiment d'horreur dont nous nous sommes tous sentis saisis à sa vue sans en pouvoir dire la cause ; secondement, en ce qu'il rit comme un fou ; troisièmement, en ce qu'il pleure comme un sot ; quatrièmement, en ce qu'il se mouche comme un vilain² ; cinquièmement, en ce qu'il est plumé comme un
- 10 galeux³ ; sixièmement, en ce qu'il a toujours une quantité de petits grès⁴ carrés dans la bouche qu'il n'a pas l'esprit de cracher ni d'avalier ; septièmement, et pour conclusion, en ce qu'il lève en haut tous les matins ses yeux, son nez et son large bec, colle ses mains ouvertes la pointe au ciel plat contre plat, et n'en fait qu'une attachée, comme s'il s'ennuyait d'en avoir deux libres ; se casse les deux
- 15 jambes par la moitié, en sorte qu'il tombe sur ses gigots⁵ ; puis avec des paroles magiques qu'il bourdonne, j'ai pris garde que ses jambes rompues se rattachent, et qu'il se relève après aussi gai qu'auparavant⁶. Or, vous savez, messieurs, que

de tous les animaux, il n'y a que l'homme seul dont l'âme soit assez noire pour s'adonner à la magie, et par conséquent celui-ci est homme. Il faut maintenant
20 examiner si, pour être homme, il mérite la mort.

Je pense, messieurs, qu'on n'a jamais révoqué en doute⁷ que toutes les créatures sont produites par notre commune mère, pour vivre en société. Or, si je prouve que l'homme semble n'être né que pour la rompre, ne prouverai-je pas qu'en allant contre la fin⁸ de sa création, il mérite que la nature se repente de son ouvrage ?

25 La première et la plus fondamentale loi pour la manutention⁹ d'une république, c'est l'égalité ; mais l'homme ne la saurait endurer éternellement : il se rue sur nous pour nous manger ; il se fait accroire que nous n'avons été faits que pour lui ; il prend pour argument de sa supériorité prétendue la barbarie avec laquelle il nous massacre, et le peu de résistance qu'il trouve à forcer notre faiblesse, et ne
30 veut pas cependant avouer à ses maîtres, les aigles, les condors¹⁰, et les griffons¹¹, par qui les plus robustes d'entre eux sont surmontés.

Mais pourquoi cette grandeur et disposition de membres marquerait-elle diversité d'espèce, puisque entre eux-mêmes il se rencontre des nains et des géants ?

Encore est-ce un droit imaginaire que cet empire¹² dont ils se flattent ; ils sont
35 au contraire si enclins à la servitude, que de peur de manquer à servir, ils se vendent les uns aux autres leur liberté. C'est ainsi que les jeunes sont esclaves des vieux, les pauvres des riches, les paysans des gentilshommes, les princes des monarques, et les monarques mêmes des lois qu'ils ont établies. Mais avec tout cela ces pauvres serfs¹³ ont si peur de manquer de maîtres, que comme s'ils
40 appréhendaient que la liberté ne leur vînt de quelque endroit non attendu, ils se forgent des dieux de toutes parts, dans l'eau, dans l'air, dans le feu, sous la terre.

1. Prouvions.
2. Paysan.
3. Atteint de la gale, maladie infectieuse de la peau.
4. Cailloux. Allusion aux dents.
5. Genoux.
6. Guillemette décrit ici le rite et les gestes de la prière.
7. Mis en doute.
8. Le but.
9. Maintien.
10. Vautours.
11. Animaux imaginaires, sorte de lions ailés pourvus d'une tête d'aigle.
12. Pouvoir.
13. Au Moyen Âge, personnes qui dépendaient d'un seigneur ; ici : esclaves.

Texte 4 Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité...*, 1755, p.230

La réponse de Rousseau au sujet du concours proposé par l'Académie de Dijon est publiée en 1755. Il y montre d'abord que l'humain se distingue par sa perfectibilité, même s'il est loin d'atteindre la perfection...

Je ne vois dans tout animal qu'une machine ingénieuse, à qui la nature a donné des sens pour se remonter elle-même, et pour se garantir, jusqu'à un certain point, de tout ce qui tend à la détruire, ou à la déranger. J'aperçois précisément les mêmes choses dans la machine humaine, avec cette différence que la nature
5 seule fait tout dans les opérations de la bête, au lieu que l'homme concourt aux siennes, en qualité d'agent libre. L'un choisit ou rejette par instinct, et l'autre par un acte de liberté ; ce qui fait que la bête ne peut s'écarter de la règle qui lui est prescrite, même quand il lui serait avantageux de le faire, et que l'homme s'en écarte souvent à son préjudice. C'est ainsi qu'un pigeon mourrait de faim près
10 d'un bassin rempli des meilleures viandes, et un chat sur des tas de fruits, ou de grain, quoique l'un et l'autre pût très bien se nourrir de l'aliment qu'il dédaigne, s'il s'était avisé d'en essayer. C'est ainsi que les hommes dissolus se livrent à des excès, qui leur causent la fièvre et la mort ; parce que l'esprit déprave les sens, et que la volonté parle encore, quand la nature se tait. Tout animal a des idées
15 puisqu'il a des sens, il combine même ces idées jusqu'à un certain point, et l'homme ne diffère de la bête que du plus au moins. Quelques philosophes ont même avancé qu'il y a plus de différence de tel à tel homme que de tel homme à telle bête ; ce n'est donc pas tant l'entendement qui fait parmi les animaux la distinction spécifique de l'homme que sa qualité d'agent libre. La nature commande

20 à tout animal et la bête obéit. L'homme éprouve la même impression,
mais il se reconnaît libre d'acquiescer, ou de résister. [...]

Mais, quand les difficultés qui environnent toutes ces questions laisseraient
quelque lieu de disputer¹ sur cette différence de l'homme et de l'animal, il y a
une autre qualité très spécifique qui les distingue, et sur laquelle il ne peut y
25 avoir de contestation, c'est la faculté de se perfectionner ; faculté qui, à l'aide
des circonstances, développe successivement toutes les autres, et réside parmi
nous tant dans l'espèce que dans l'individu, au lieu qu'un animal est, au bout
de quelques mois, ce qu'il sera toute sa vie, et son espèce, au bout de mille ans,
ce qu'elle était la première année de ces mille ans.

Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi
les hommes*, 1755.

1. Laisseraient planer le doute.

Texte écho Lewis, *Pourquoi j'ai mangé mon père*, 1990, p.231

Roy Lewis décrit sur un ton humoristique et cocasse l'évolution des premiers hommes au gré de leurs découvertes.

– Les temps ont changé, dit le père. Ou plutôt, se reprit-il, ils n'ont pas changé, voilà le malheur ! Nous sommes plus en retard que je n'imaginais. Nous n'allons pas éternellement poireauter comme des contemporains de l'hipparion¹ ! Non, ça ne peut plus aller, en tant qu'espèce nous sommes stagnants, et être stagnants, c'est la mort. Nous avons du feu, mais nous ne savons pas le fabriquer. Nous tuons de la viande, mais nous perdons notre temps à la mastiquer. Nous avons des lances trempées au feu, mais la portée n'en dépasse pas cinquante-cinq mètres...

– Soixante-dix-sept, dit Oswald.

– Record exceptionnel ! aboya père. Je parle en termes normaux. Alexandre sait faire de bons dessins, mais il ne sait pas les fixer. Tobie donne de bonnes arêtes à ses bifaces², mais cela coûte à dire, la camelote que nous fabriquons ne vaut guère mieux que des éolithes³. Quant à toi, Ernest, tu te flattes de savoir penser, mais c'est une illusion, car le registre des connaissances est beaucoup trop étroit, de sorte que notre vocabulaire, notre grammaire n'arrivent pas à s'étendre, ni du coup nos capacités d'abstraction. C'est le langage, voyez-vous, qui génère la pensée, et c'est pure courtoisie d'appeler langage les quelque cent mots que nous possédons, les deux douzaines de verbes-à-tout-faire, l'indigence⁴ de conjonctions et de prépositions, et cette façon que nous avons de recourir aux interjections, gestes et onomatopées pour combler nos lacunes.

Roy Lewis, *Pourquoi j'ai mangé mon père*, © Actes Sud, 1990.

1. Race de cheval éteinte.
2. Outils de pierre taillée.
3. Fragments de silex servant d'outil.
4. Manque.